Moebius

écritures / littérature

mæbius

Melisa

Julia Pawlowicz

Numéro 146, septembre 2015

Le secret

URI: https://id.erudit.org/iderudit/78887ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé) 1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Pawlowicz, J. (2015). Melisa. Moebius, (146), 121-127.

Tous droits réservés ${\mathbb C}$ Éditions Triptyque, 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/



Julia Pawlowicz

Melisa

j'ai eu deux enfants dans ma vie de femme un à chaque extrémité il y a eu toi Melisa qui m'as expulsée de ma jeunesse un séisme pour mon seizième anniversaire pas de temps pour la honte pas de place pour la panique il a fallu donner mon sein trouver les gestes t'apprivoiser mon étincelle mi linda mi querida on apprenait la vie ensemble toi moi ma mère mes sœurs tout le clan dans la même maison tu étais le feu de notre cercle de femmes les regards étaient toujours tournés vers toi ta chaleur nous irradiait tu éclairais nos visages on se voyait honnêtes dans nos imperfections belles dans chacun de nos défauts on n'avait rien à cacher devant toi on était nues et vraies

arriver ici n'avait pas été facile mais
le français sonnait romantique comme une musique
on nous disait ici les Latinos vous devez vous sentir frileuses
regretter les *playas* du Sud
mais les plages de sable blanc chez nous c'est pour toi le
touriste
je préfère cette étendue de neige blanche et vaste ici
donner quelques coups de pelle
bâtir un fort pour moi et ma petite
quand on est deux on ne peut pas avoir froid

et puis un jour je me suis retournée et tu portais un corps comme une robe seyante il y avait tes cheveux bouclés foncés comme le corbeau le temps t'avait sculpté des hanches des pommettes j'ai vu dans un éclair que je pourrais devenir grand-mère bien avant d'être prête

je t'ai laissée vagabonder courir je t'ai prêté des colliers du Cutex je t'ai donné de l'argent pour le taxi du retour quand je t'ai regardée partir je me suis souvenue de tes petites mains avant tes mains de femme j'ai pensé à ta peau douce à tes bains de camomille au son de ton nombril qui a roulé par terre ce matin-là quand tu as eu deux semaines je me suis souvenue de tout ça les nuits durant lesquelles tu étais accrochée à mon sein ta petite bouche délicate que je voyais partout dans mes délires de fatigue dans le trou des toilettes dans le luminaire du plafond tu étais si gourmande ça me faisait du bien je sortais de la nuit épuisée mais entière remplie d'une énergie rose bonbon de savoir que tu étais la meilleure une fois sur la balance au CLSC les infirmières m'aimaient bien je crois elles disaient vous devez avoir de la crème 35 % madame pour qu'elle prenne autant de poids si vite et moi je te voyais minuscule et je me disais on ne m'appelle jamais madame ailleurs d'habitude

nos nuits avaient changé les tiennes devenaient personnelles et intimes partagées avec d'autres que nous il y avait Oscar Ronaldo Javier un Maxime timide comme pas un ton préféré des candidats potentiels qui traînaient autour de notre maison de femmes Melisa 123

déjà tu prenais un appartement tu ne me laissais pas ta clé grand-mère ne pouvait plus rien dire sur le gel dans leurs cheveux sur leurs voitures cabossées sur leurs prétendues belles manières au revoir les visites on était redevenues un clan étanche d'œstrogène de fers plats de serpillères il était temps que je me trouve un homme moi aussi peut-être janvier est passé par là le givre les tempêtes mars la grisaille quelques ciels bleus l'été m'attendait saison propice à ma nouvelle histoire ton départ m'avait donné une permission une décharge je pouvais vivre un peu maintenant pour moi-même en plus de vingt ans pour la toute première fois

bientôt tu trouvais une maison tu faisais encore des cartons il y aurait une chambre pour la petite est-ce que j'avais bien entendu tu as attendu une seconde pour savoir si j'allais sourire ta grossesse annoncée au téléphone parce qu'on n'avait pas trouvé le temps de se voir ça changerait c'est sûr

j'ai ramassé mon courage et je t'ai dit *yo tambien* moi aussi imagine

quarante-trois ans c'est tard je sais le docteur a dit que ce serait correct Luis est ravi il n'avait pas eu d'enfant tu aurais une tante de plus juste avant de devenir mère elles allaient pouvoir jouer ensemble à la poupée si toi aussi tu avais une fille tu as dit: c'est bizarre je t'ai offert un sourire et tu m'as servi un silence mais au téléphone va savoir tu souriais aussi peut-être

les préparatifs m'ont ramenée des années en arrière les vêtements de poupée les couvertures les berceuses chaque fois que dans mon ventre je sentais un frémissement j'oubliais un peu le monde autour les gens qui grouillaient les obligations les choses à faire il y avait ces moments où la concentration devenait impossible ces mouvements à l'intérieur chantaient une litanie il y a eu des mères avant nous on aime à travers elles à travers les âges à travers l'histoire à travers toute l'humanité c'est un amour partagé un amour communautaire il nous dépasse et nous gobe entières il n'y a pas de chemin de retour

je te regardais grossir toi aussi Melisa nous parlions peu au début tu vivais une expérience de ton âge et moi on m'avait prêté un miracle on avait ouvert dans la brèche des ans un moment imprévu de beauté grandioso je savourais cette cure de jouvence on me disait que j'étais belle j'en croyais chaque mot tout le temps le miroir le disait aussi un sursis avant la vieillesse une occasion de la repousser

toi tu découvrais tout cela le chemin dans ton corps n'avait pas été tracé encore tu allais connaître un travail long et pénible rien ne nous prépare à la douleur même pas le fait de l'avoir déjà vécue on souffre comme toutes les femmes avant nous on revisite l'histoire de l'humanité en se demandant comment c'est possible que nous ne soyons pas les reines les patronnes de ce monde comment on passe des siècles à se faire dominer

Melisa 125

quand on vit une douleur comme celle-là la saisissante la déchirante la fracassante on ne comprend pas que le monde ensuite n'obéisse pas qu'aux femmes qu'à leurs ordres qu'à leur douceur éternellement reconnaissant

quand j'ai eu mon Evelina l'amour m'a atteinte j'ai senti une déferlante un ressac du fond des âges j'étais complètement submergée puis une douleur s'est déposée à l'intérieur de moi une frayeur déraisonnable et inévitable à la fois je pleure quand je pense qu'il y a une partie de vos vies que je ne verrai pas qu'il y aura plus tard des jours que vous passerez sans moi cette même chose je l'avais sentie pour toi Melisa et à ce jour ça n'a jamais disparu le corps oublie toutes les autres douleurs toute la souffrance les spasmes les contractions l'impression qu'on va mourir que notre dos va exploser tout disparaît tout de suite et il ne reste que cette plaie-là permanente une douleur possible une douleur à venir si on est malchanceuse

quand tu as crevé les eaux tu as téléphoné
j'avais la petite accrochée au sein
longuement durant les heures d'angoisse elle a dormi
tranquille
tandis que j'attendais d'avoir de tes nouvelles
j'avais peur pour toi ma fille peur
que tu verses trop de ton sang que
ta souffrance
soit pire que la mienne
je restais assise à chanter des berceuses tendres
à caresser celle de mes filles qui n'avait mal nulle part

je regardais le téléphone comme si j'allais le faire sonner grâce à la puissance de mon esprit je savais tous les gestes que poserait le médecin sans savoir quand où en était-il où en étiez-vous

Evelina a hurlé à deux heures dans la nuit et j'ai été certaine que c'était pour toi un instant je nous ai confondues toi à l'hôpital et moi dans ma maison les oreilles pleines d'un appel à vivre je savais que c'était terminé

quand je vous ai vues j'ai pleuré bien sûr et je me suis installée chez toi pour t'aider les premiers jours se sont vite transformés en semaines les pères retournaient au travail il restait nous deux assises sur le même divan ma petite et la tienne dans la même couchette confondues

tu avais dit dès le début que tu n'allaiterais pas tu étais épuisée stressée confuse alors j'ai pris sur moi de la nourrir je préparais des biberons comme tu voulais bien remplis à la bonne température je te disais d'aller te recoucher de prendre une marche de te laver un peu dès que tu disparaissais de ma vue je jetais tout le lait et je l'accrochais à mon sein la Coralie je lui racontais les vagues les poissons avec son prénom océan elle buvait tranquille la sève de notre clan celui qui a fait qui tu es ma jolie et je rêvais à notre avenir de femmes toutes ensemble plus tard venait le tour d'Evelina j'avais assez à boire pour les deux les heures s'égrenaient je ne dormais pas j'étais une louve une chatte une truie

Melisa 127

la survie de tout le clan dépendait de mes mamelles je veillais en solitaire sur les sommeils entremêlés mon lait racontait notre histoire el tiempo pasado y los tiempos a venir

et ça a duré comme ça quelques semaines jusqu'à ce que tu nous voies moi la chemise ouverte Coralie minuscule appliquée à téter et le biberon plein posé sur la table tu es restée figée muette devant mes yeux des yeux de biche effrayée par les phares seule sur une route la nuit j'attendais ce qui sortirait de tes lèvres falsaria ladrona traîtresse peut-être mais j'étais fière et grande et j'allais me défendre j'ai attendu longtemps j'ai réalisé au fil des minutes que c'était un beau silence une paix qui nous enveloppait la petite a fini son boire tu as marché doucement tu l'as prise tu t'es assise près de moi et nous sommes restées comme ça tout l'après-midi bercées par le sommeil des petites et les échos de nos légendes